ASIATICA

Festschrift Friedrich Weller

Zum 65. Geburtstag

gewidmet von seinen Freunden

Kollegen und Schülern



1954

NOTES SUR LE COLOPHON DU «YITIKÄN SUDUR»

Par Louis LIGETI, Budapest

Dans l'enthousiasme qui suivit les premières grandes découvertes en Asie Centrale et qui mirent à jour en abondance, entre autres, des textes bouddhiques en ouigour, on fut enclin à attribuer tous nos textes aux Ouigours de Beš-balīq et à les dater des IX^e et X^e siècles. Mais peu à peu on dut voir que Beš-balīq n'était qu'un des centres de la littérature ouigoure et, pour la chronologie, il fallut descendre dans bien des cas jusqu'à l'époque mongole. En effet, on ne fut pas peu surpris par la découverte du Suvarṇaprabhāsa ouigour, retrouvé par S. E. Malov au Kan-sou: les colophons de ce livre ouigour dataient du temps de K'ang-hi.

Or, nous savons aujourd'hui que les XIIIe et XIVe siècles marquaient une

renaissance de la littérature ouigoure.

Nous disposons, en effet, d'une série d'informations qui laissent entrevoir qu'à cette époque une quantité considérable d'ouvrages bouddhiques avait dû être traduit en ouigour; un certain nombre des traductions furent même imprimées, et distribuées parmi les fonctionnaires et autres personnes lettrées de la cour. Cependant, quant à l'histoire détaillée des traductions, formant une partie essentielle de l'histoire littéraire ouigoure, nous sommes encore tout au début de nos recherches.

Dans ce domaine, les colophons des traductions, malheureusement jusqu'ici trop peu nombreux, constituent, sans doute, l'une de nos sources principales. Mais les colophons sont rédigés dans un langage tellement concis et difficile que nous ne sommes pas toujours en mesure d'y déceler, à la première lecture, tous les renseignements utiles qu'ils peuvent nous fournir sur la chronologie des traductions, sur les auteurs, les traducteurs, les copistes, etc.

Dans les présentes notes je voudrais apporter quelques précisions aux interprétations déjà existantes à propos du colophon du Yitikän sudur. Ce sūtra devait être particulièrement populaire au XIV^e siècle. Et en effet, on n'ignorait pas que le «Sūtra des sept étoiles de la Grande Ourse» était traduit en ouigour alors que les fragments, tant imprimés que manuscrits, de la traduction ouigoure ne furent pas retrouvés ou du moins identifiés.

D'après B. Laufer, à qui nous devons les premières informations sur ce sūtra, les traductions ouigoure et mongole du «Sūtra des sept étoiles de la Grande Ourse» datent de 1330¹. Ainsi que je l'ai montré ailleurs, cette date est inexacte, il s'agit de 1328². Mais en même temps, j'ai partagé l'opinion de ceux qui considéraient l'an

¹ B. Laufer, Zur buddhistischen Literatur der Uiguren: T'oung Pao VIII (1907), pp. 391-409.

² Les noms mongols de Wen-tsong des Yuan, dans T'oung Pao XXVII (1930), p. 60, note 1.

1328 comme la date des traductions. C'est là aussi une erreur, le texte du colophon tibétain est formel pour dire que c'est l'impression qui a été exécutée en 1328, le 1^{er} jour de la 10^e lune. Voici le texte en traduction mongole, le seul qui me soit accessible à présent: teng-li (orthographe altérée, lire ten-li) terigün on-u luu-yin jil-un arban sar-a-yin nigen sin-e-de qabtasun-dur tamay-a čoyulyabai³.

M. Lewicki, tout en considérant l'année de 1328 comme la date des traductions ouigoure et mongole, estime que les traductions ont été imprimées un an après,

en 13294.

J'avoue que je ne vois pas bien sur quoi M. Lewicki appuie son opinion, en tout état de cause, le colophon est muet à ce sujet. Cependant, il y a des chances pour que M. Lewicki ait raison, du moins en ce qui concerne l'une des éditions ouigoures successives.

On sait que les fragments, imprimés et manuscrits, de la traduction ouigoure du «Sūtra de la Grande Ourse» ont été retrouvés et qu'ils ont été édités plus tard par G. R. Rachmati, Türkische Turfan-Texte VII, pp. 23—25, 48—52, nos 14, 405. Le fragment C, provenant d'un livre imprimé, comprend le colophon de l'ouvrage. Dernièrement, la traduction du fragment, proposée par M. Rachmati a été reprise par M. Lewicki qui y a apporté, sur plusieurs points, des corrections fort importantes.

Le texte du passage considéré ici, restitué en vers allitérés par M. Lewicki, se lit comme suit:

(122) adin-larya ülämiš buyan küčintä

(123) adinčiy iduq (124) qayan qan suu-si.

(124) ayir buyan-liy (125) qong taiqiu quti.

(125) ančulayu oq (126) qong qiu quti.

(126) kušal-a sitibal-a (127) bašlap

(127) altun uruy-lari birlä.

(128) alqu ödtä buyan-lari ašilip üsdälip

(129) adasiz uşun yašamaq-ta ulati.

(130) alqu türlüg kösüš-läri qanïp büdüp.

(131) alqu-ni biltäči burqan qutin bulmaq-lari

(132) [bolz]-un.

M. Rachmati a traduit: «Durch die Kraft (dieses) den anderen ausgeteilten Verdienstes mögen des auserwählten heiligen Herrschers Heer, die Würde des geehrten verdienstvollen qung taiqiu und ebenso die Würde des qung qiu, der kušala sitibala mit seinem goldenen Samen, zu allen Zeiten ihre Verdienste vermehren; außer dem gefahrlosen, langen Leben mögen ihre sämtlichen Wünsche befriedigt und

s L. Ligeti, Catalogue du Kanjur mongol imprimé: Bibliotheca Orientalis Hungarica III, Budapest 1942—1944, p. 304, N° 1123. Pour čογulγα-, voir F. W. Cleaves, dans HJAS XII, p. 127, note 228. Le texte mongol du colophon A) a, pour le nom de l'empereur mongol, Toγan temür, en face de Thog the-mur du Kanjur tibétain (le mot thog est omis dans les colophons publiés par Laufer). Le traducteur mongol a dû avoir un texte tibétain où ce mot était orthographié tho-ga, erreur fréquente dans les manuscripts et xylographes tibétains. C'est de cette erreur qu'est née la fausse forme de Toγan temür.

⁴ M. Lewicki, Turcica et Mongolica, dans Rocznik Orientalistyczny XV (1949), p. 241.

⁵ M. Lewicki, op. cit., pp. 239-245.

erfüllt werden und sie die Würde des allwissenden Buddhas erlangen». Pour le même passage, M. Lewicki a proposé la traduction suivante: «Dans la force du mérite accordé aux êtres, que se multiplient dans tous les siècles à venir les mérites de la Majesté Impériale du saint souverain élu, de la majesté de la vénérable, pleine de vertue Impératrice douairière et aussi de la majesté de l'Impératrice avec la descendance impériale, avec les gardiens de l'heureux succès (ou bien de Kuśala Siddhipala?) en tête, que se réalisent les souhaits d'une longue vie libre de dangers et tous leurs divers désirs et qu'ils acquièrent la dignité du Bouddha omniscient».

M. Lewicki a bien vu que dans le passage cité suu devait être interprété autrement que par M. Rachmati et qu'il s'agissait, dans qong taiqiu et qong qiu, de l'impératrice douairière et de l'impératrice ce qui a échappé à M. Rachmati.

L'interprétation de M. Lewicki est en effet la seule admissible. Ce qui a été dit à propos de gong taiqiu et de gong qiu est à tel point évident qu'il est inutile de le renforcer par d'autres arguments. Pour ce qui est de suu, M. Lewicki a cette fois encore raison d'adopter la traduction 'bonheur, bonne fortune, fortune impériale' en séparant par là deux mots homophones, mais d'étymologie différente. Le mot suu 'fortune impériale, etc.' n'est pas, il est vrai, abondamment attesté en ouigour, mais on le retrouve, entre autres, dans l'inscription ouigoure de Kiu-yong-kouan: II, ligne 4, qayan suu-si; II, 7, qayan qan suu-si (?); II, 8, yarumis buyan-liy qayan suu-si, correspondant à gegen buyantu qun sutu de l'inscription mongole (II, ligne 10; passage remarquable à d'autres points de vue). Il est intéressant de voir que suu, en mongol, s'est introduit aussi dans les traductions bouddhiques. Vladimircov, Mongol'skij sbornik rasskazov iz Pañcatantra, p. 45, note, a déjà signalé dans l'ancien texte de la Légende de Maudgalyāyana, sü (suu) jali, corrigé dans le xylographe en čov jali. L'expression est empruntée au style de la chancellerie mongole, ainsi que laisse supposer aussi le passage suivant du Rājāvavādaka-sūtra mongol, f. 102b (cf. mon Catalogue I, p. 261, N° 978): nom sonusqu-yin tulada qaγan-u yeke suu jali kiged: qayan-u yeke küčün-iyer olan sayin čanggilčaqui kög dayutan-i abuyad; en tibétain (Kanjur rouge de Pékin, Mdo, tome chu, p. 81 b): chos mñam-pa'i phyir rgyal-po'i 'byor-pa čhen-po daň | rgyal-po'i mthu čhen-pos rol-mo'i sil-sňan len-pa maň; noter 'byor-pa' goods, treasures, fortune' (Das, 927).

Dans le passage subséquent du colophon ouigour (lignes 126—127), je préfère cependant la traduction de M. Rachmati. Évidement, j'entends altun uruy, la «descendance d'or», au figuré, dans le sens de «descendance impériale», la «lignée de Gengis khan». Je maintiendrais inchangé, moi aussi, Kušal-a sitibal-a, seulement sans songer à une divinité ou à un personnage mythologique. A mon avis, c'est parmi les noms des empereurs mongols de la dynastie Yuan qu'il faut chercher l'interprétation de ces noms.

Il est notoire qu'à la mort de Yisün temür, Tuy temür, fils de Qaišan, s'empara du pouvoir, le 16 novembre 1328, pour céder le trône un peu plus tard (le 27 février 1329) à son aîné. Mais lorsque ce dernier mourut assassiné, le 30 août 1329, la même année, le 8 septembre, Tuy temür remonta sur le trône.

Ce frère aîné est appelé 和世刺 Houo-che-la et 忽世刺 Hou-che-la par les textes chinois, et c'est directement à ces transcriptions qu'il faut rattacher l'orthographe

⁶ R. Grousset, L'empire des steppes², Paris 1948, p. 394; F. W. Cleaves, dans HJAS XIII (1950), pp. 52—53.

altérée du Mu'izz7. Le Hor čhos byun a, pour ce nom, Ko-sa-la (éd. Huth, I, 24—25; II, 36-37), un autre texte tibétain qui n'est malheureusement pas précisé, Ku-ša-la go-thin (Sarat Chandra Das, dans Journ. As. Soc. Bengal LI, 1882, p. 75). Dans l'Altan tobči d'Oulanbator, II, 117-118, le même nom est orthographié Küsala qayan, Küsala Qutuy-tu qayan ou Qutuy-tu qayan, nom posthume de cet empereur (la liste des derniers empereurs Yuan est quelque peu embrouillée dans cet ouvrage). Sayang Sečen, éd. Schmidt, p. 122, a également adopté l'orthographe Küsala qayan, enfin, le Köke debter, compilation moderne, mais très intéressante, offre Küusala⁸. Dans l'inscription de 1351, en écriture 'phags-pa, cet empereur est mentionné sous son nom posthume, Qutuqtu qān9. C'est de même le nom de temple qui figure dans les édits chinois de 1335 et de 133710.

En ce qui concerne la forme exacte du nom véritable de Qutuy-tu qayan, en écriture ouigouro-mongole, elle est facile à restituer. En écriture mongole, le signe s:š est polyphone, il peut être lu aussi bien s que š. L'orthographe ü (waw + yod) a surgi, sous l'influence de l'initiale k, d'un u primitif ultérieurement; c'est cette orthographe fausse que reflètent par ailleurs le Mongγo χan sai da sekiyen¹¹ par sa forme altérée Kusel (= Küsel) et le 蒙 古 源 流 Mong kou yuan lieou (IV, 17a), traduction chinoise

du même ouvrage.

En écriture mongole, la forme primitive du nom devait donc être Kušala, forme identique à celle du fragment ouigour, publié par M. Rachmati. La forme tibétaine, elle aussi, doit être ramenée à l'orthographe mongole Kusala: en tibétain, la voyelle mongole u est régulièrement rendue par o, par contre, l'u tibétain dénote toujours une voyelle ü en mongol¹².

⁷ L. Hambis, Le chapitre CVII du Yuan che, avec des notes supplémentaires par Paul Pelliot: T'oung Pao, Supplément au Vol. XXXVIII, Leiden 1945, pp. 135-136.

8 Kratkaja istorija mongolov po mongol'skoj letopisi Khukhe debter, Sinjaja kniga, mongol'skij

tekst, St. Pbg. 1912, p. 25.

⁹ E. Haenisch, Steuergerechtsame der chinesischen Klöster unter der Mongolenherrschaft: Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Ak. d. Wiss. zu Leipzig, Leipzig 1940, p. 59. Dans ce travail par ailleurs très important, dans la liste des empereurs mongols, p. 73, quelques inadvertances sont à signaler. Le nom "Hutuhtu Han", n'a évidemment rien à voir avec "Tub Temur", lire Tuγ temür. "Gega'en Han", lire Gegēn qān, est le nom posthume de "Śe-de-ba-la" et non pas celui de "Ho-śe-śu", nom d'ailleurs altéré de Houo-che-la.

10 Ed. Chavannes, Inscriptions et pièces de chancellerie chinoise de l'époque mongole, dans

T'oung Pao IX (1908), pp. 119-123.

11 E. Haenisch, Monggo han sai da sekiyen. Die Mandschufassung von Secen Sagang's mongolischer Geschichte, nach einem im Pekinger Palast gefundenen Holzdruck im Umschreibung,

Leipzig 1933, p. 57.

¹² Il faut faire remarquer que le nom de la personne qui a encouragé les traductions ouigoure et mongole de la "Grande Ourse" a été restitué sous une forme erronée. Le colophon tibétain porte, pour ce nom, U-rug bo-ga que nous avons lu jusqu'ici Uruy böge ou Uruy böke, cf. en dernier lieu M. Lewicki, op. cit., p. 240. Il faut certainement lire Ürüg buya. Il s'agit d'un personnage fort bien connu dont le nom est transcrit dans les textes chinois soit 月路不花 Yue-lou pouhoua, soit 引擎不花 Yue-lou pou-houa, à restituer en Örük buqa ou en Ürük buqa. Cf. P. Pelliot-L. Hambis, Histoire des campagnes de Gengis khan, Cheng-wou ts'in-tcheng lou, traduit et annoté, Leiden 1951, I, p. 152; L. Hambis, Le chapitre CVII du Yuan che, pp. 177-178. Le nom Örük buqa ou Ürük buqa est turc d'origine. Cf. turc "ouigour" örüg, örüng, yörüng 'hell, weiß', Bang-Gabain, Anal. Index, p. 58; A. v. Gabain, Alttürk. Gramm., p. 349 où Mlle Gabain hésite entre les leçons ü et ö, en première syllabe. Radlov, Opyt I, 1224, a enregistré örük, lire örüg, pour l'ouigour (Qutadyu bilig), örüng pour l'ouigour et le djaghatai; cf. encore

Les transcriptions chinoises ont resisté pendant longtemps à une interprétation satisfaisante. Déjà Pelliot a bien vu les difficultés que ces transcriptions présentaient: «on ne voit pas qu'un intermédiaire tibétain ait pu amener une transcription Qušila de Kusala», aussi considérait-il la question comme ouverte. J'estime cependant qu'on peut serrer le problème de plus près, si l'on tient compte de deux facteurs. L'écriture ouigouro-mongole cherchait à rendre les noms indiens, dans la majorité des cas, sous leur forme plus ou moins «littéraires», «classiques», alors que les transcriptions chinoises s'appuyaient, le plus souvent, sur la prononciation vivante, vulgaire de ces mêmes noms.

Les transcriptions Houo-che-la et Hou-che-la ont été restituées par Pelliot en *Qošila et *Qušila, restitutions théoriquement fort possibles, mais les mêmes transcriptions peuvent répondre tout aussi bien à *Qošla et *Qušla. Quoiqu'il en soit, les uns et les autres doivent rendre des formes vulgaires avec une voyelle furtive en seconde syllabe. L'initiale s'explique, malgré tout, très simplement. Les transcripteurs se trouvaient devant un dilemme lorsqu'ils cherchaient à transcrire k+u ou k + o, donc une consonne palatale, suivie de voyelles postérieures: à ces fins, dans leurs système de transcription, ils ne disposaient pas d'une solution exempte d'amphibologie. S'ils tenaient à noter fidèlement la consonne initiale, ils risquaient de suggérer les leçons kü et kö. En revanche, s'ils décidaient à noter avec précision les voyelles u et o, ils devaient laisser se méprendre le lecteur sur le vrai caractère de la consonne précédente, puisque, pratiquement, ils proposaient les leçons qu et qo. Ils ont opté pour la seconde alternative sans doute parce que le mot à transcrire appartenait à la série postérieure. En un mot, les transcriptions chinoises Houo-che-la. Hou-che-la doivent être restituées en Kušla, Košla (Kušala, Košala, Kušila, Košila), La forme Košla, qui remonte à une prononciation locale soit mongole, soit tibétaine, est toutefois secondaire.

Quant à sitibal-a qui suit Kušal-a dans le fragment ouigour, il faut l'identifier avec le nom d'un autre empereur des Yuan.

Fils de Buyantu, cet empereur qui régna de 1321 à 1323, est connu surtout sous son nom posthume, c'est Gegen (Gegegen, Gegēn) qayan (qān) de nos sources: Altan tobči d'Oulanbator, II, 117, Saγang Sečen, p. 120, Köke debter, p. 24, inscription de 1351, p. 59, édits chinois de 1335 et de 1337, pp. 119, 123. Son nom, d'après le Yuan che XXVII, 1a et XXIX, 2b (ch. 37, 39 de M. Hambis est un lapsus), était 傾 德八刺 Che (chö)-tö-pa-la, soit *Šidäbala, restitution de M. Hambis. Pour ce nom, dans le Hor čhos byun, nous avons Šu-ddhe-phal (Huth, I, 24; II, 36), plus exactement Šu-ddhe-pha-la (xyl., 14a) et dans le texte tibétain de Sarat Chandra Das «Siddhi Pála Yen» (op. cit., p. 75). Dans l'Altan tobči de Pékin², p. 25b, nous lisons Sidibala Gegegen qayan¹³.

Kāšγarī (Brockelmann, 136) örüng. Örüg buqa ,,taureau blanc" est un nom bien connu chez les Mamelouks, sous la forme d'Örüñ buγa; cf. J. Sauvaget, Noms et surnoms de Mamelouks, dans Journ. As. 1950, p. 36.

¹³ Sur la première édition de cet ouvrage, voir B. Ja. Vladimircov, Étnologo-lingvističeskie issledovanija v Urge, urginskom i kentejskom rajonakh, dans Severnaja Mongolija, predvaritelnye otčety lingvističeskoj i arkheologičeskoj ékspedicii o rabotakh, proizvedenn ykh v 1925 godu, II (Leningrad 1927), pp. 14—20. Sur la deuxième édition, cf. mes remarques dans mon Rapport préliminairé, p. 21. La première édition, extrêmement rare, est plus soignée et plus authentique que la seconde.

Selon Pelliot qui n'a connu toutefois qu'une partie de nos recoupements, la restitution de la forme primitive se heurte à des difficultés; d'après lui, on peut partir aussi bien de *Siddhipāla (avec le passage mongol de si- en ši-) que de *Śud-dhapāla. Il me semble pourtant que la forme Šu-ddhe-pha-la du Hor chos byun, source tardive, est altérée et elle ne vaut pas d'être retenue.

En dernière analyse, la forme exacte du nom nous est conservée en écriture ouigouro-mongole, et Sitibal-a, à son tour, remonte tout régulièrement à skr. Siddhi- $p\bar{a}la$. La transcription chinoise qui doit être restituée en Sidebala (la leçon alternative $ch\ddot{o}$ du premier caractère est hors de question ici) reflète, cette fois encore, la prononciation vulgaire. Cette prononciation est basée sans aucun doute sur le mongol. Le passage $si > \check{s}i$ ne s'explique en effet que par le mongol; les combinaisons d+i, t+i sont étrangères au mongol et elles aboutissent soit à $\check{j}i$, $\check{c}i$, soit à de, te^{14} (pour ces derniers, cf. mong. dengwa < tib. $gdi\dot{n}$ -ba; mong. $k\ddot{u}\check{c}iy$ -e 'tourterelle' $\sim k\ddot{u}tege$).

Toutefois, on pourrait opposer à notre interprétation certains considérations. En effet, à premier abord, il paraît assez malaisé de s'expliquer la présence des noms des deux empereurs, énumérés par le colophon dans un ordre chronologique interverti, sans prendre en considération le fait que Gegegen et Qutuy-tu ne se suivaient pas immédiatement. Entre les deux empereurs se place le règne de Yisün temür (non compté celui de l'usurpateur Aragibaq, Ra-kyi phag, ou encore Rin-čhen 'phags; cf. P. Pelliot, Asia Major IV, 1927, p. 379), ainsi que le premier avènement de Jayayatu (= Tuy temür). Et surtout, il eût été déplacé d'exprimer les voeux d'une longue vie à l'adresse de Gegegen qayan, au temps de Qutuy-tu, mort depuis des années. N'est-il pas permis donc de supposer que Kušal-a sitibal-a du fragment ouigour imprimé est le nom de Qutuy-tu (Ming-tsong) sous une forme complète jusqu'ici non attestée? Une nouvelle forme du nom ne serait en effet pas pour surprendre, car les noms des derniers empereurs Yuan sont toujours très imparfaitement connus.

Mais toutes ces objections sont bien fragiles.

Avant tout, il convient de faire remarquer que le fragment ouigour porte une date précise, une date qui n'a pas été reconnue jusqu'ici. Nous lisons tout au début du fragment C:

- (114) ymä kui šibqan-lïy ud yïl altïnč
- (115) ai bir yangi ayir uluy busad bacay
- (116) kün üz-ä · mn üč ärdini-lärtä ·
- (117) pk qatiy süz-ük kirtgünč ko ngül-lüg
- (118) upasanč siliy tigin ·
- (119) alqu türlüg ada-larta umuy boltači ·
- (120) arīš arīy bu yitikān sudur ārdinig ·
- (121) ayşanip ming kuun tükäl yaqdurup.

La traduction du passage n'offre aucune difficulté: «Et l'année de la vache ayant le signe cyclique kui^{15} des «dix souches» (šibqan = + \mp che-kan), la sixième lune,

¹⁴ B. Ja. Vladimircov, Sravnitel'naja grammatika mongol'skogo pis'mennogo jazyka i khalkhaskogo narečija, Leningrad 1929, pp. 395—399. Cf. surtout ce que Vladimircov dit à propos du mong. dengva.

¹⁵ J'ai lu kui pour küi, forme de moyen mandarin; cf. ach. kjwi, anc. mandarin (en écriture 'phags-pa) güi. Dans le chinois des T'ang, en écriture ouigoure, le mot apparaît sous la forme

le premier jour qui est un jour de grand jeûne saint, moi, upāsika Siliy tigin, ayant un coeur de foi ferme et pur envers les Trois Joyaux, j'ai récité ce précieux Yitikänsudur pur qui est une espérance dans tous les dangers, et j'ai brûlé mille cierges jusqu'au bout».

La date kui šibqanlių ud yil qui n'est évidemment autre chose que l'année *\frac{\mathbb{H}}{\text{kouei-tch'eou}}, répond à 1373. Autrement dit, le fragment C provient du début des Ming. La date est assurément assez basse pour un texte ouigour, mais notre fragment, tel quel, n'est pas le seul de son espèce. M. Rachmati, dans ses Türkische Turfan-Texte VII, a publié sous le n° 5, le fragment d'un calendrier pour 1367 et 1368, et, sous le n° 1, les fragments d'un autre calendrier pour 1368 et 1370. Le fait est en soi très intéressant, car il prouve que la littérature bouddhique ouigoure n'a pas disparu, avec la chute des Yuan, d'un jour à l'autre.

Par la date tardive du fragment C, aussi les contradictions du colophon s'expliquent aisément. En tenant compte de la date, il va de soi que les voeux d'une longue vie ne sont qu'un cliché général de bons voeux qu'on ne peut pas prendre au pied de la lettre: en 1373 ni Gegen, ni Qutuy-tu ne vivaient. On comprend de même sans peine qu'à cette date on n'était plus très sûr de la succession chronologique des derniers empereurs Yuan dont plusieurs ne régnaient d'ailleurs que quelques mois.

Mais il y a autre chose. Aux yeux des bouddhistes de l'époque c'était un mérite religieux que de réciter un texte sacré, à plus forte raison, de le copier. Or, les copistes n'ont pas changé grand'chose au texte lui-même, le plus souvent une traduction, mais ils ont presque toujours modifié le colophon, car ils se sont souciés d'y insérer leur propre nom. Siliy tigin, elle aussi devait faire disparaître, sur l'exemplaire qu'elle a recopié pour le faire imprimer, le nom du dernier copiste pour le remplacer par le sien. Ces changements perpétuels ont pu amener évidemment d'autres omissions et additions, voire même des erreurs dans le reste du colophon.

Dans ces conditions, on ne peut pas ne pas admettre que, dans le colophon C, Kušal-a et Sitibal-a représentent bien deux noms distincts, ceux des empereurs Qutuy-tu et Gegegen.

A défaut de colophons intermédiaires on ne voit pas bien comment le nom de Sitibal-a est mêlé dans le colophon C, alors que, d'après le colophon tibétain publié par B. Laufer, le «Sūtra des sept étoiles de la Grande Ourse» devait être publié en ouigour en 1328 pour la première fois. Le nom de Kušal-a est moins inattendu. A supposer qu'une édition ouigoure bien antérieure à la copie de Sïlïy tigin comportait ce nom en contemporain, cette édition devait dater sans équivoque de 1329.

kuu, lire kü. Pour ce dernier voir B. Csongor, Chinese in the Uighur script of the T'ang period, dans Acta Orient. Hung. II (1952), p. 111. L'orthographe kuu représente réellement kouei, dans les textes ouigours suivants, publiés par M. Rachmati: 7, 8 (p. 19); 24, 19 (p. 35); 5, 36 et 40 (p. 17); 18, 24 (p. 30); enfin 4, 42 (p. 15; dans la traduction, wei est une inadvertance). Pour kui, proposé par M. Rachmati dans un passage défectueux, lire également küü (10, 5, p. 20); le passage cité énumère les membres du cycle d'après la prononciation des T'ang et kui est du moyen mandarin. En revanche, dans 18, 24 (p. 30), il faut adopter kui au lieu de kuu proposé par M. Rachmati; cette fois la liste reproduit la prononciation du moyen mandarin.

¹⁶ L'expression kui šibqanlių ud équivaut à kui ud qui, dans un autre fragment ouigour, désigne un jour d'aprés le système cyclique. La date de la traduction tibétaine, deng üker j'il (texte mongol, Catalogue I, 304) répond à T H ting-tch'eou.

Cependant, il faut faire remarquer que cette dernière édition supposée n'était certainement pas identique à l'editio princeps, imprimée au temps de Tuy temür, en 1328. Pour l'histoire des éditions successives il est d'un grand intérêt de considérer les renseignements fournis par M. Rachmati sur les fragments xylographiques qui lui servaient de base pour son édition du «Sūtra des sept étoiles de la Grande Ourse»:

a) T. III M. 238, 293. Dix feuillets à 5 lignes; format 8.8×16.7 cm., lignes de

12.3 cm.;

b) T. III M. 190. Six feuillets à 6 lignes; format 9×17 cm., lignes de 12.5 cm.;

c) T. I D. 605. Deux feuillets à 5 lignes; format 8.8×16.2 cm., lignes de 12.3 cm.

Les différences qui existent entre les trois groupes de fragments xylographiques ne sont assurément pas énormes, mais, d'après la description détaillée de M. Rachmati, on a le sentiment qu'ils devaient appartenir, après tout, à trois éditions différentes. Le groupe b) est daté de 1373, quant aux groupes a) et c), sur leur date il est encore très difficile de se former une idée définitive.

Il est intéressant de noter qu'un quatrième groupe de fragments, celui-ci composé de manuscrits, comporte également un colophon, inséré par Tärbi ïnal et Ögrünč tngrim. La date du colophon est cependant assez vague: qutluy qoin yïl törtün[č] ai biš ygirmi ayïr uluy buz-ad bačay kün «l'année sacrée du mouton, la quatrième lune, le quinzième jour qui est un jour de grand jeûne saint». Rien qu'entre 1328, l'année du dragon, et 1373, l'année de la vache, il y avait quatre années du mouton (1331, 1343, 1355, 1367), et rien ne garantit que la copie ne fut pas préparée après 1373.